

Limites du lieu et barrières de l'espace

Toni Veneri

La production culturelle qui remonte à une période historique marquée par des césures – ou des retournements, selon les points de vue – épistémologiques, telle que la Renaissance européenne, offre à la réflexion théorique centrée sur le rapport entre écriture et image une matière abondante et encore incandescente, objet possible d'inépuisables débats. Une longue tradition historiographique rend facile à deviner la puissance de l'impact que les découvertes géographiques et l'invention de l'imprimerie ont eu sur la littérature de voyage et sur la cartographie. Toutefois, il semble moins évident – aujourd'hui encore – de s'interroger sur l'apparition d'un "régime de vérité" géographique moderne sans céder à des tentations idéalistes ou positivistes. On peut dire qu'une telle démarche remonte à une période relativement récente et a coïncidé avec la mise en discussion des narrations téléologiques inhérentes à l'histoire de la cartographie, inclinées à disqualifier les représentations qui n'étaient pas intégrables dans un dessein progressif d'exactitude descriptive. Cette analyse a finalement permis d'évaluer les causes et les effets de la disparition générale d'une cartographie médiévale dont les objectifs étaient à la fois historiques et géographiques, où la géographie profane et l'histoire sacrée se trouvaient indissolublement liées à l'intérieur d'un savoir encyclopédique. Ainsi la cartographie qui construit l'imaginaire géographique déployé dans le récit de voyage en Terre Sainte de John Mandeville, un des livres les plus populaires en Europe au 14^{ème} siècle, met initialement en scène, pour ensuite le dissoudre, un monde dont la forme idéologique et morale est celle représentée par le schéma T-O des *mappaemundi* médiévales. Ce type de représentation est mis en crise par la soi-disant naissance de la cartographie moderne liée à l'apparition du modèle ptolémaïque de description du monde, c'est-à-dire du système de projection de la superficie terrestre grâce à un réseau de coordonnées (les méridiens et les parallèles). Les connaissances géographiques médiévales sont par conséquent investies par de radicales stratégies de spatialisation, lesquelles, si elles ont eu l'effet durable de déclassement pour des entières catégories de

documents, dans certains cas particuliers ont engendré de nouvelles attributions d'autorité scientifique. La relecture par la Renaissance des voyages de Marco Polo est exemplaire à cet égard: à la lumière de la nouvelle disposition des informations géographiques et cartographiques, on assiste à la réédition d'un texte que le monde des courtisans avait chargé de valeurs romanesques. Dans ce cas, les acquisitions les plus récentes, technologiques mais aussi méthodologiques, de la cosmographie s'adaptent à un but précis: la légitimation scientifique du *Milione* en tant que traité géographique sur l'Asie. Ainsi l'humaniste vénitien Giovanni Battista Ramusio, à l'origine de l'opération scientifique et politique sophistiquée qui créera le mythe de Marco Polo (et déplacera l'attention du livre à la personne du voyageur), présente, à l'intérieur de la grande collection des *Navigazioni et viaggi*, le texte polien corrigé et révisé par un long et patient travail philologique:

C'est vraiment une chose merveilleuse de considérer la grandeur du voyage que firent d'abord le père et l'oncle de messer Marco jusqu'à la cour du Grand Khan empereur des Tartares, en marchant sans cesse vers le levant grec, et ensuite tous les trois au retour, dans les mers orientales et des Indes. Et en outre, comme le gentilhomme mentionné a su décrire de manière aussi ordonnée ce qu'il a vu, étant peu d'hommes de son âge au courant de cette doctrine et lui-même élevé tant de temps auprès de cette nation rustre des Tartares, sans aucune manière conciliante d'écrire. Ce livre, à cause d'infinies incorrections et erreurs, a été considéré pendant des années une fable, les noms des villes et des provinces toutes des fictions et imaginations sans aucun fondement, et pour ainsi dire des rêves. Mais depuis cent ans d'ici on a commencé, à partir de ceux qui ont connu la Perse, à reconnaître même la province du Catai; ensuite la navigation des Portugais, outre la Chersonèse d'Or, qui vers le grec ont découvert d'abord beaucoup de villes et de provinces de l'Inde et beaucoup d'îles, qui ont les mêmes noms par lesquels l'auteur les nomme. (Ramusio 1978-1983: 22, III).

Si on lit le *Milione* avec de nouvelles cartes sous la main, vice versa ses informations sont incorporées dans la production géographique plus ajournée. Il n'y a là rien de surprenant, à partir du moment où les voyages de Marco Polo avaient, de leur côté, alimenté la cartographie médiévale: il suffit de penser à la dernière des grandes mappemondes du 15^{ème} siècle, celle de Fra Mauro. Mais la carte de l'Asie rédigée un siècle plus tard par le plus grand cartographe italien du 16^{ème} siècle,

Giacomo Gastaldi, à la suite de l'édition conduite par l'ami et collaborateur Ramusio, distribue sur la carte les informations issues des écrits de Marco Polo d'une manière radicalement différente. La carte, en se détachant progressivement des itinéraires qui en étaient la condition de possibilité, maintenant s'est complètement formalisée et autonomisée. Le parcours dominait les cartes médiévales confectionnées à l'usage des pèlerins. Elles prescrivaient des actions et scandaient des tracés rectilignes avec des indications performatives sur les distances, les étapes à effectuer, les couvents où prier et les auberges où s'arrêter. Des représentations picturales ornaient ces cartes: essentiellement narratives, «ces figurations, tels des fragments de récits, marquent dans la carte les opérations historiques dont elle résulte» (Certeau 1990: 178). Seulement en se dépeuplant et en étant toujours plus réticente sur les procédés de sa propre création, la carte de la Renaissance a pu se constituer comme un des emblèmes du discours scientifique, et paradoxalement comme le produit de l'observation directe. En revanche, comme l'observe Michel de Certeau, elle est un ensemble formel de lieux abstraits hétérogènes juxtaposés grâce à un système unique de projection: lieux transmis par une tradition (Ptolémée) et lieux produits par l'observation (les portulans).

L'essentiel ici est l'effacement des itinéraires qui, supposant les premiers et conditionnant les seconds, assurent en fait le passage des uns aux autres. La carte, scène totalisante où des éléments d'origine disparate sont rassemblés pour former le tableau d'un "état" du savoir géographique, rejette dans son avant ou son après, comme dans les coulisses, les opérations dont elle est l'effet ou la possibilité. Elle demeure seule. Les descripteurs de parcours ont disparu. (*Ibid.*: 179)

Le rapport entre la littérature de voyage et la cartographie ne perd pas pour autant de l'importance. Il tend plutôt à se rendre moins visible. Les informations extraites de Marco Polo et insérées sur la carte par Gastaldi représentent une exception dans la mesure où elles sont cohérentes avec un programme national de célébration du voyageur en tant que citoyen idéal et surtout en tant que médiateur européen avec l'Orient. Une copie de la carte conservée à la Newberry Library de Chicago présente des annotations manuscrites en marge qui se réfèrent explicitement aux aventures de Marco Polo: un petit témoignage de la manière dont l'utilisation de la plus sophistiquée et ajournée carte de

l'Asie était encore, longtemps après, associée à l'illustration des voyages médiévaux en Orient.

De ce point de vue spécifique, le thème général du congrès peut offrir une occasion de tracer, au risque de certaines simplifications, un parcours à travers quelques réflexions théoriques sur l'espace. Bien qu'elles puissent avoir été élaborées dans des contextes disciplinaires éloignés des études sur la Renaissance, elle se révèlent des instruments efficaces dans l'analyse de ce tournant historique. Pendant la Renaissance, la littérature de voyage, comme remarque Franco Farinelli, ne connaît pas encore l'expérience de la frontière géométrique, et rend compte de positionnements en faisceaux, «zones de respect» et de transition dans lesquelles il se produit de tout (Farinelli 2008). Toutefois elle tend toujours plus à se construire sur des négociations provisoires entre des indicateurs de «carte» et des indicateurs de «parcours», selon les définitions de Certeau, c'est-à-dire sur l'équilibre ou la tension entre stratégies et tactiques, entre les modalités énonciatives de la description et celles du récit (Certeau 1990: 175-178). La formalisation simultanée et l'acquisition d'autonomie de la carte dérivent de la même manière de cette polarisation, d'un nouveau binarisme entre la configuration spatiale et l'expérience matérielle du lieu. Il s'agit donc d'une frontière tracée entre l'espace et le lieu dont la fondation retombe en dehors des propres critères de validité.

Entre les deux, dans la réflexion philosophique du 20^{ème} siècle, c'est la notion d'espace qui devient d'abord objet de discussion, sinon de contestation. Gaston Bachelard, défiant son propre rationalisme actif en faveur d'une phénoménologie de l'image poétique, décide de conduire des topo-analyses sur les «espaces heureux» de la poésie. Ces espaces de l'intimité (la maison, le tiroir, le nid, la coquille, les coins), associés aux dialectiques du grand et du petit, du dedans et du dehors, de l'ouvert et du fermé, s'opposent à l'espace des savants: «l'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre: il est vécu, non dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination» (Bachelard 1957: 17). D'un point de vue sociologique, Henri Lefebvre adopte la même cible polémique, c'est-à-dire la notion d'espace en vigueur dans le sens commun, aussi bien que dans les différentes sphères scientifiques, celle d'un «milieu vide, contenant indifférent au contenu» (Lefebvre 2000: XVII). Lefebvre soutient l'existence d'une idéologie de l'espace et fait coïncider la modernité avec l'apparition d'un espace abstrait, formel et quantitatif, dépendant de la géométrie et d'une logique de la visualisation. Il insiste au contraire sur la possibilité de concevoir l'espace comme un produit social et un processus politique. Dans une

chaîne historiquement déterminée, l'espace abstrait de la modernité remplace un espace médiéval absolu qui consistait en «fragments de la nature, en lieux élus pour leurs qualités intrinsèques» (*ibid.*: 59) et qui en se peuplant de forces politiques et de symbolismes religieux était devenu peu à peu un espace historique, relativisé. L'espace abstrait procéderait précisément à la négation de ce qui le précède: la donnée historique, religieuse et politique. En s'efforçant de ne pas en faire un modèle abstrait Lefebvre propose une taxonomie tripartite entre espace «perçu» (celui des pratiques spatiales concrètes), espace «conçu» (celui de la représentation de l'espace, des scientifiques, des planificateurs, l'espace dominant dans une société) et l'espace de la représentation, «vécu» au travers des images et des symboles qui l'accompagnent, donc l'espace des "habitants", des artistes et des philosophes. Le passage de l'un à l'autre peut être assuré par un langage commun, un consensus, une sorte de code. A partir de la Renaissance italienne jusqu'au 19^{ème} siècle un tel consensus s'est fondé selon Lefebvre sur la domination de la représentation de l'espace (la perspective en tant que code) et sur la subordination de l'espace de représentation d'origine religieuse. Lefebvre essaie ainsi de rendre compte d'un espace social composite, à facettes, hypercomplexe, qui entre dans une série compliquée de relations avec d'autres espaces. Ceci n'empêche pas qu'à partir de positions très éloignées, autant Bachelard que Lefebvre, aient tous les deux, de manière différente, attiré l'attention sur un espace plein de qualité, pour dire en peu de mots, vécu.

L'espace vécu avait déjà été au centre d'une réflexion phénoménologique, dans laquelle Maurice Merleau-Ponty se demandait si celui-ci (dans ses différents aspects d'espace nocturne, mythique, onirique, sexuel) impliquait un espace géométrique (Merleau-Ponty 1976: 333-335). En essayant de décrire le cercle entre fondé et fondant dans lequel ils prennent forme et comment à l'articulation de l'un sur l'autre qui se produit dans le monde naturel de la perception correspond l'ambiguïté essentielle de la conscience, Merleau-Ponty escompte pourtant «une indigence essentielle de la parole philosophique pour exprimer l'enveloppement réciproque des deux aspects de l'espace» (Kirchmayr 2008: 57). La difficulté rencontrée par Merleau-Ponty réside peut-être dans la nécessité de transiger avec le langage mis à disposition par une longue tradition occidentale, qui, depuis l'antiquité, autant en physique qu'en philosophie, n'avait jamais cessé de s'interroger sur la nature de l'espace. Avant la proposition révolutionnaire d'Einstein (qui a prévalu dans la physique contemporaine) de considérer l'espace comme un champ, en y introduisant l'élément du temps et faisant ainsi du monde des événements un *continuum* quadridimensionnel, deux conceptions

fondamentales de l'espace s'étaient affrontées et opposées. D'un côté se trouvait l'espace en tant que qualité positionnelle des objets matériels dans le monde: position d'un corps entre les autres corps déjà chez Aristote (le lieu) et chez Platon (la matière) selon une théorie dans laquelle le théorème principal est l'inexistence du vide, théorie qui est confirmée et exposée par Descartes dans les termes de sa géométrie, et qui en réalité «n'est jamais complètement abandonnée par la pensée philosophique postérieure» (Sacchetto 1998: 1028). De l'autre côté la définition d'espace comme contenu de tous les objets matériels a elle aussi une longue histoire: la théorie de l'existence de l'espace vide et de son infinité apparaît dans l'atomisme antique, réapparaît pendant la Renaissance et atteint un succès définitif avec les idées d'espace absolu et d'espace mobile de Newton et Euler, en l'emportant à la fin avec Kant et dans presque toute la physique du 19^{ème} siècle.

Au cours de ces événements on assiste à la disparition imperceptible du lieu. Le lieu en tant que ce qui entoure le corps, «première limite immobile du contenant» (Aristote 1999: 161), avait été le centre de la physique aristotélicienne et de sa théorie fondée sur le mouvement selon laquelle les éléments tendent à se porter vers le lieu propre. La théorie d'Aristote des lieux naturels, qui avait dominé tout le Moyen Age, est donc contestée par la relativité galiléenne du mouvement. Avec Descartes le lieu commence à indiquer désormais seulement la position d'un corps par rapport à un autre corps assumé comme système de référence: la différence entre lieu et espace devient purement nominale, et les choses résultent fondamentalement identiques (Descartes 1989: 69-70).

En rompant justement cette connivence entre espace et lieu et en donnant aux parties de ce divorce respectivement les raisons de l'espace existentiel et de l'espace géométrique, il me semble que Certeau essaie, comme l'avaient déjà fait Bachelard, Merleau-Ponty et Lefebvre, de se réapproprier un espace pris en otage depuis trop de temps aussi bien par Descartes que par Newton. Peut-être le souvenir du caractère d'immobilité attribué par Aristote au lieu, conduit-il de fait à une distribution des fonctions dans laquelle le lieu s'offre comme le représentant idéal de la loi et de l'ordre, comme "lieutenant" de l'autorité géométrique. D'où les formulations de Certeau:

Est un lieu l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence [...] Il implique une indication de stabilité [...] L'espace est [par contre] un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient [...] A la différence

du lieu, il n'a donc ni l'univocité ni la stabilité d'un "propre". En somme, *l'espace est un lieu pratiqué*. (1990: 172-173)

Il en dérive pour Certeau deux déterminations essentielles des récits qui sont au centre de ses intérêts et qui «effectuent donc un travail qui, incessamment, transforme des lieux en espaces ou des espaces en lieux» (*ibid.*: 174), oscillant entre le voir (connaissance d'un ordre de lieux) et l'aller ou le faire (des actions spatialisantes), entre un tableau et des mouvements, marqués respectivement par des indicateurs de "carte" et des indicateurs de "parcours". L'expérience est ici reconstruite autour des deux pôles du langage symbolique de la carte, c'est-à-dire une mise à plat des observations, et du langage anthropologique de l'itinéraire, c'est-à-dire d'une série discursive d'opérations. Ces définitions sont importantes parce qu'elles peuvent être appliquées à chaque type de récit, mais elles sont particulièrement décisives en ce qui concerne les récits de voyage, qui sont structurés justement sur les passages de la culture «ordinaire» au discours scientifique, dont le style du tissu narratif est déterminé d'une fois à l'autre par la prédominance de descripteurs d'itinéraire ou bien de carte.

Louis Marin développera ultérieurement la polarisation de Certeau en la focalisant sur deux grandes modalités de «débrayage» de l'énonciation, deux manières de décrocher l'énoncé de ses éléments fondateurs: le récit et la description (Marin 2001). Dans le récit ce débrayage survient en séparant le temps de l'énonciation du temps de l'énoncé, en effaçant les marques pronominales, en donnant l'impression que l'évènement se raconte par soi-même. De manière plus ambiguë l'instance descriptive, dont le prototype est la carte, se conjugue au temps présent: elle s'offre comme un regard synoptique présent dans chaque point de l'objet et offre la capacité de comprendre un ordre stable de lieux. Le récit coïncide au contraire avec le regard du voyageur, avec ses parcours et itinéraires qui répondent à des syntaxes plurielles, à la polyvalence de tactiques et programmes conflictuels.

L'apologie de l'espace et la critique de la fixité du lieu formulées par Certeau ont en outre trouvé écho dans l'anthropologie avec la mise en discussion, de la part de Augé, Geertz, Clifford et Gilroy, du concept de "lieu anthropologique", coupable d'œuvrer une "congélation métonymique", de procéder à une sorte de cristallisation géométrique dans l'interprétation des cultures. D'autre part, l'invitation de Foucault à l'historicisation des espaces a contribué à l'ample développement de la veine de recherche lefebvrienne sur

l'espace, et pour l'émancipation de l'espace, que les manuels inscrivent sous le nom de *spatial turn*, occupant une grande partie de la réflexion sur la postmodernité ouverte par Fredric Jameson et impliquant, à partir de Edward Said, les études postcoloniales.

Une forte contestation envers le contenu idéologique de l'espace marxiste lefebvrien, fondamentalement *male-centered* et sourd aux constructions de genre qui ont "lieu" dans l'espace urbain, a pourtant été conduite par la critique féministe à travers, précisément, la réévaluation du concept de lieu en tant que site de résistance politique. Une réhabilitation théorique plus ample de la notion de lieu s'est produite dans les disciplines géographiques, où, de manière spéculaire, au *spatial turn* des études culturelles a suivi un *humanistic turn* en réaction à la conception positiviste de l'espace qui les dominait. En partant du corps, Yi-Fu Tuan a ainsi articulé dans un cadre structuraliste les notions concurrentes et interdépendantes d'espace [*space*] et lieu [*place*], qui en de nombreux points sont superposables à celles de Certeau, mais à condition d'invertir les termes:

L'«espace» est plus abstrait que le lieu. Ce qui au début est espace indifférencié devient un lieu au fur et à mesure que nous le connaissons mieux et nous le chargeons de valeur. [...] Les idées d'«espace» et lieu nécessitent l'une de l'autre pour se définir. Grâce à la sécurité du lieu nous sommes conscients de l'ouverture, de la liberté et de la menace de l'espace, et vice versa. En outre, si nous pensons à l'espace comme à ce qui permet le mouvement, alors le lieu signifie pause; chaque pause dans le mouvement rend possible la transformation d'un endroit [*location*] en un lieu. (Tuan 1977: 6)

La création du lieu est liée surtout à des conditions de visibilité, à la stabilité d'un objet autour duquel se crée un champ d'attention, mais est aussi et surtout pour Tuan un petit monde, constitué par les relations qui s'y déroulent. Tous deux définis par le corps, pour Tuan comme pour les autres l'espace et le lieu ne peuvent être retrouvés à l'état pur mais constituent les polarités d'une expérience qui ne cesse de mettre en lumière leur codépendance: l'espace a besoin du mouvement d'un lieu à l'autre, comme un lieu nécessite d'un espace pour être tel.

De la même manière, justement pour en confirmer l'efficacité et la capacité de pénétration, Franco Farinelli choisit une notion restreinte d'espace, celle de son étymologie, qui implique une abstraction,

l'existence d'un intervalle standard. A la notion quantitative d'espace correspond celle qualitative de lieu:

A l'intérieur de l'espace toutes les parties sont l'une et l'autre équivalentes, dans le sens où elles sont soumises à la même règle abstraite qui ne tient pas du tout compte de leurs différences qualitatives [...] Le lieu, au contraire, est une partie de la surface terrestre qui n'équivaut à aucune autre, qui ne peut être remplacée par aucune autre sans que tout ne change. Dans l'espace au contraire chaque partie peut être remplacée par une autre sans que rien ne vienne altéré. (Farinelli 2003: 11)

Farinelli ajoute des éléments importants à la réflexion sur l'espace et sur le lieu: tous deux produits par des pratiques (Certeau), tous deux produits en relation au corps (Tuan), espace et lieu se distinguent par l'oblitération de la présence du corps, portée à son plus grand accomplissement par la réduction cartésienne du sujet à pensée pure (*res cogitans*) et du corps à présence mesurable (*res extensa*). Ce point de vue devient alors extrêmement important dans l'étude des textes qui remontent à ce moment crucial de la Renaissance dans lequel l'espace quantitatif moderne, qui se veut «lieu illimité», comme reporté dans certains dictionnaires, entre en compétition avec le lieu-limite qualitatif d'Aristote sur lequel se basait l'espace de localisation médiéval. Et surtout suggère les infinies possibilités offertes par l'étude du lieu, les mêmes qui sont au centre de la *géocritique* de Bertrand Westphal, dont la spécificité «réside dans l'attention qu'elle prête au lieu» (Westphal 2007: 198). L'examen d'une multiplicité de points de vue, éventuellement hétérogènes, qui tous convergeront vers un lieu donné» (*ibid.*: 199) en ce sens constitue une nouvelle perspective de recherche sur l'espace en littérature qui, partant de l'expérience vécue et du pouvoir des pratiques, récupère le concept théorique de lieu, mais seulement après une correction cruciale et décisive de la définition aristotélique. «*Primum mobile* de l'analyse» (*ibid.*: 199), le lieu, soustrait à son destin de subordination et aux injonctions cartésiennes de fixité et rigidité, devient alors objet d'examen en tant que théâtre matériel et contingent dans lequel différentes configurations spatiales entrent en conflit. La tradition du texte de Marco Polo et son rapport avec la cartographie semblent ainsi se reconfigurer à la lumière de préférences épistémologiques déterminées historiquement, terrain de heurt et de dispute entre espace de localisation médiévale et espace moderne de l'extension. Le premier, organisé hiérarchiquement autour de lieux uniques et délimités, en se chargeant de qualité privilégiée

l'instance narrative, en revanche le second, homogène et mesurable, adopte un principe quantitatif déséquilibré en faveur de l'instance descriptive. Les barrières de l'espace ont remplacé la limite qui entourait le corps dans le lieu: «For of Meridians, and Parallels / Man hath weav'd out a net, and this net throwne / Upon the Heavens, and now they are his owne» (Donne 2000: 166).

Bibliographie

- Aristote, *La physique*, Paris, J. Vrin, 1999.
- Augé, Marc, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.
- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.
- de Certeau, Michel, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- Clifford, James, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Mass.)-London, Harvard University Press, 1997.
- Descartes, René, *Les principes de la philosophie*, Eds. Charles Adam - Paul Tannéry, *Oeuvres de Descartes*, Paris, J. Vrin, 1989: 9.2
- Donne, John, *Poesie sacre e profane*, trad. it. di Rosa Tavelli, Milano, Feltrinelli, 2000.
- Farinelli, Franco, *Geografia. Un'introduzione ai modelli del mondo*, Torino, Einaudi, 2003.
- Farinelli, Franco, *Il confine geometrico*, interview video de Davide Sighele et Nicola Lott, Osservatorio sui Balcani, 2008, (dernière consultation mars 2011)
- <http://aestovest.osservatoriobalcani.org/europa/voci.html>, disponible en outre sur <http://www.youtube.com/watch?v=r3oataU6qsg>
- Foucault, Michel, "L'œil du pouvoir" (1977), *Dits et Écrits*, Paris, Gallimard, 1994: 190-207, III.
- Gastaldi, Giacomo, *Il Disegno Della Terza Parte Dell'Asia*, Venezia, Fabio Licinio, 1561.
- Gastaldi, Giacomo, *Il Disegno Della Terza Parte Dell'Asia*, Venezia, Girolamo Olgiato, 1570.
- Geertz, Clifford, *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York, Basic Books, 1973.
- Gilroy, Paul, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, London-New York, Verso, 1993, trad. it. *The Black Atlantic. L'identità nera tra modernità e doppia coscienza*, Roma, Meltemi, 2003: 19.
- Greenblatt, Stephen, *Marvelous Possessions. The Wonder of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- Harley, John Brian, "The Iconology of Early Maps", Ed. Carla Clivio Marzoli, *Imago et Mensura Mundi. Atti del IX congresso internazionale di storia della cartografia*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1985: 29-38.
- hooks, bell, "Homeplace: A Site of Resistance", *Yearning: Race, Gender and Cultural Politics*, Boston, South End Press, 1990: 41-49.

- Jameson, Fredric, *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism*, London, Verso, 1991.
- Karrow Jr., Robert W., *Mapmakers of the Sixteenth Century and Their Maps*, Chicago, Speculum Orbis Press, 1993.
- Kirchmayr, Raoul, *Merleau-Ponty. Una sintesi*, Milano, Christian Marinotti, 2008.
- Lefebvre, Henri, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2004.
- Marin, Louis, "La ville dans sa carte et son portrait", *Cahiers de l'école normale supérieure de Fontenay* 30-31 (1983): 11-26.
- Massey, Doreen, *Space, Place and Gender*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976.
- Ramusio, Giovanni Battista, *Navigazioni e viaggi*, Torino, Einaudi, 1978-1983, 6 voll.
- Sacchetto, Mauro, "Spazio", *Dizionario di filosofia di Nicola Abbagnano*, Torino, Utet, 1998: 1027-1032.
- Tuan, Yi-Fu, *Space and Place. The Perspective of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1977.
- Westphal, Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.
- Woodward, David, "Medieval Mappaemundi", *History of Cartography*, Eds. John Brian Harley - David Woodward, Chicago, University of Chicago Press, 1987: 286-370, I.
- Woodward, David, "Reality, Symbolism, Time, and Space in Medieval World Maps", *Annals of the Association of the American Geographers* 75 (1985): 510-521.

L'auteur

Toni Veneri

Toni Veneri est « cultore della materia » en Littérature Comparée et Théorie de la Littérature à l'Université de Trieste, où il a reçu en 2009 le diplôme de l'Ecole de Archivistique, Paléographie et Diplomatique et en 2011 le doctorat en Littérature Italienne. Son intérêt principal, la construction de l'espace du 14ème au 18ème siècle, le conduit à analyser la littérature de voyage dans ses connections avec l'histoire de la cartographie, de l'art, de l'imprimerie et de la diplomatie.

Parmi les essais publiés: "Ai margini della civiltà: la scrittura della natura in Alberto Fortis", *Literature and ecology, Compar(a)ison*, 2 (2007): 125-138 (publié en 2010); "Leone l'Africano e l'immaginazione narrativa", *Studi Culturali*, 7 (2010) 2: 301-318; Introduction et direction de l'édition de *l'Enciclopedia morale e civile della vita, costumi ed impegni di religione dell'abate Antonio Olivieri*, Cosmopoli, 1724, Edizioni digitali del CISVA, 2010, www.viaggioadriatico.it

Email: toniveneri@hotmail.com

L'article

Data invio: 30/10/2010

Data accettazione: 30/01/2011

Data pubblicazione: 30/05/2011

Comment citer cet article

Veneri, Toni, "Limites du lieu et barrières de l'espace", *Between*, I.1 (2011), <http://www.between-journal.it/>